

## UN JOLI PETIT OISEAU

Larry Speed débarqua à l'aéroport de Majorque le samedi 18 mars 1967 en milieu d'après-midi.

À la sortie de l'avion, il cligna des yeux, chaussa ses lunettes noires et ôta son blouson de cuir. Lorsqu'il avait quitté Tempelhof, quelques heures plus tôt, Berlin se perdait dans la brume et la température ne dépassait pas cinq degrés.

Le lendemain de l'enregistrement, il avait suggéré aux trois autres membres de Pearl Harbor de s'offrir quelques jours de vacances. Avec trois mille marks dans la poche et quinze mois de travail dans les jambes, il estimait que c'était plus que mérité. De plus, la cohabitation et la promiscuité prolongées avaient entraîné l'inévitable lot de tensions et de tiraillements. Il les avait convaincus qu'un peu de recul leur serait bénéfique.

Les autres avaient acquiescé.

Dans l'après-midi, il s'était rendu dans une agence de voyages sur le Kurfürstendamm. La gérante lui avait proposé Majorque, la Grèce ou Istanbul.

Goguenard, il lui avait adressé un clin d'œil et lui avait

demandé de sa voix éraillée *où il y avait le plus de putes à baiser.*

La femme était restée de marbre et lui avait recommandé les Baléares, destination pour laquelle il restait des places disponibles dans l'avion du samedi.

Le jour venu, il avait empilé quelques affaires dans une valise, glissé sa Fender dans son étui et commandé un taxi pour l'aéroport. Il avait également pris soin d'emporter son tourne-disque portatif Teppaz et quelques 33 tours dont *Fresh Cream*, l'album du power trio qui tournait en boucle dans la chambre depuis trois mois.

Larry Speed, de son vrai nom Larry Finch, était le fondateur et le leader de Pearl Harbor, le groupe de rock qu'il avait formé trois ans auparavant, alors qu'il vivait encore à Battersea, un quartier de la banlieue sud de Londres.

Enfant illégitime, il n'avait pas connu son père, un coureur de jupons qui avait disparu du jour au lendemain, peu avant sa naissance. Il avait passé son enfance et la majeure partie de son adolescence au second étage d'une modeste maison de Queenstown Road, choyé par une mère omniprésente qui l'idolâtrait. Durant près de vingt ans, les quatre gigantesques cheminées de la centrale électrique construite sur le versant de la Tamise lui avaient servi d'horizon.

À l'inverse du mythe qui veut qu'un bassiste de rock soit un bagarreur intrépide, prompt à passer à tabac le premier contradicteur venu, Larry était un blanc-bec chétif, au visage émacié, au teint maladif et au courage limité.

Sous l'impulsion de sa mère, il avait suivi des cours de solfège et appris le piano à l'âge de huit ans. Quatre ans plus tard, il était passé à la guitare jazz, pour rapidement basculer vers la basse et suivre les pas de son modèle de l'époque, Charlie Mingus.

De sa formation classique, il avait conservé la rigueur et la précision. Il affirmait avec le plus grand sérieux que les lignes de basses les plus abouties avaient été composées par Jean-Sébastien Bach deux siècles auparavant et que personne ne l'avait surpassé depuis, sauf Jack Bruce.

Introverti, taciturne, misanthrope, il masquait son mal de vivre derrière un sourire cauteleux et des sarcasmes assassins.

Il subissait néanmoins de saisissantes métamorphoses lorsqu'il entrait en scène. Il devenait alors excentrique, enjoué et se mettait à gesticuler comme un forcené.

Peu avant seize heures, il arriva au Punta Negra, un hôtel flambant neuf perché sur une petite péninsule de la Costa d'en Blanes, à une vingtaine de kilomètres de Palma.

Il prit possession de sa chambre, ouvrit sa valise et en étendit le contenu sur le sol.

Une demi-heure plus tard, il fit son apparition à la piscine de l'hôtel où sa peau fatiguée, ses longs cheveux noirs et sa chemise à franges, ouverte sur son torse décharné, détonèrent avec le hâle et les rondeurs des vacanciers allongés sur les chaises longues. Pour ajouter au contraste, ses bras étaient chargés de tatouages dont le plus explicite louait les bienfaits de la fellation.

Les clients de l'hôtel échangèrent des propos à mi-voix en l'épiaient du coin de l'œil. Indifférent aux regards suspicieux, Larry s'accouda au bar et commanda une bière qu'il vida d'un trait. Déconcerté par le prix dérisoire qui lui fut réclamé, il décida de passer à la vitesse supérieure et relança au gin coca.

Vers dix-huit heures, alors que le soleil commençait à décliner, il avait avalé assez d'alcool et offert suffisamment de pourboires

au barman pour s'enquérir des possibilités de divertissement plus pimentées. Ce dernier lui apprit que Majorque disposait au quinzième siècle d'un bordel public dont la dextérité des pensionnaires attirait les marins à vingt mille lieues à la ronde. D'après ses dires, l'attachement au travail bien fait s'était conservé au fil du temps. Il lui vanta entre autres le Mustang et le Bora Bora.

Larry remonta dans sa chambre et passa commande d'un demi-poulet rôti, de pommes frites, de petits pois et d'une bouteille de rosé frais.

Selon les déclarations que firent ses voisins, il avait pris son repas devant la télévision en parodiant à tue-tête le discours du commentateur espagnol. Il avait ensuite écouté quelques LP en sautant dans la pièce.

Un taxi vint le chercher à vingt-trois heures et le déposa au Mustang Ranch, à Bajos, dans le centre de Palma.

Dans le night-club, il fut approché par plusieurs entraînues et jeta son dévolu sur une femme aux cheveux noirs et aux formes généreuses, plus âgée que les nymphettes qu'il avait écartées. Il lui offrit une coupe de champagne et fit quelques pas de danse avec elle. Ils se mirent ensuite d'accord sur la somme de dix mille pesetas en contrepartie de ce qu'elle nommait *le grand vertige*.

Vers deux heures trente, il commanda un taxi. Ils s'y engouffrèrent et prirent la direction du Punta Negra.

Le portier de nuit de l'hôtel les vit entrer vers trois heures du matin. Il déclara par la suite que le couple semblait dans un état d'ébriété avancé.

Vers cinq heures du matin, la femme se présenta à la réception

et demanda au portier de lui appeler un taxi. Elle titubait quelque peu, mais ne semblait ni affolée ni anxieuse.

Interrogée plus tard, elle affirma que Larry dormait paisiblement lorsqu'elle l'avait quitté.

Comme chaque dimanche, l'employé chargé d'entretenir les jardins commença son travail à six heures trente. Lorsqu'il entama le nettoyage de la piscine, vers sept heures quarante-cinq, il discerna le corps d'un homme dans le fond. Il appela aussitôt à l'aide et deux cuisiniers assistés d'un serveur vinrent à la rescousse. Les hommes hissèrent Larry Finch hors de l'eau, mais ne purent que constater son décès.

Le médecin légiste dépêché par la police conclut à une mort par asphyxie ayant entraîné un œdème pulmonaire traumatique. Il situa l'heure de la noyade aux alentours de six heures du matin.

La prostituée, Marta Rego, précisa dans sa déclaration à la police que Larry avait beaucoup bu et qu'il s'était enfermé à plusieurs reprises dans la salle de bain durant quelques minutes.

Hormis la bordée d'obscénités dont il l'avait abreuvée pendant leurs ébats, elle l'avait trouvé plutôt *gentil*. À sa surprise, il avait fait preuve d'une sexualité à la normalité consternante.

En plus des trois grammes d'alcool présents dans son système sanguin, les analyses dépistèrent la présence de codéine, de diazépam, de morphine et d'acide lysergique, un hallucinogène de synthèse plus connu sous l'acronyme LSD.

La police en conclut que Larry Finch était en toute vraisemblance descendu pour se baigner et avait été victime d'une hydrocution.

BACK UP

Lorsque la mère de Larry apprit son décès par téléphone, quelques heures plus tard, elle fit couler un bain chaud, s'y plongea avec une photo de son fils et s'ouvrit les veines.

Pendant que la vie quittait son corps, elle fredonna les couplets de *Hush Little Baby*, la berceuse qu'elle lui chantait durant les premières années de sa vie.

*Hush, little baby, don't say a word,  
Mama's gonna buy you a mockingbird*

*Chut, petit bébé, ne dis pas un mot  
Maman t'achètera un joli petit oiseau*

## DANS LA BRUME

*Dieu me pardonnera-t-il ce que j'ai fait?*

*Lui connaît la vérité. Il sait que je n'ai pas voulu cela. Ce qui est arrivé n'est qu'un malheureux concours de circonstances.*

*Dieu croira mon histoire, cette histoire dont les hommes n'ont pas voulu, cette histoire dont les pages ont disparu et que je retourne sans cesse dans ma tête pour éviter que les détails ne s'évanouissent dans la brume.*

## X MIDI

L'appel arriva au service d'urgence à 18 h 12.

Une femme signala qu'un piéton avait été renversé par une voiture sur l'avenue Fonsny, à proximité de l'entrée de la gare du Midi.

Le préposé lui posa les quelques questions susceptibles d'évaluer la gravité de la situation.

– Y a-t-il d'autres blessés ?

– Non.

– Est-il conscient ?

– Je ne pense pas.

– Est-ce qu'il bouge ? Est-ce qu'il remue les jambes ou les bras ?

– Pas à première vue.

Il déclencha aussitôt le dispositif d'intervention.

Une ambulance se rendit sur les lieux. L'hôpital Saint-Pierre fut averti que l'envoi d'une équipe du SMUR était requis.

Les informations furent relayées au central de la police. Une patrouille mobile prit aussitôt la direction de la gare du Midi. À grand renfort de hurlements stridents, la voiture se faufila

dans le trafic, monta sur le terre-plein et se gara tant bien que mal devant l'entrée de la gare.

Les policiers coupèrent la sirène, mais laissèrent tourner les gyrophares. Ils sortirent, ajustèrent leur tenue et se dirigèrent d'un pas nonchalant vers l'attroupement.

Une vingtaine de personnes se tenaient en demi-cercle autour d'un taxi. Le véhicule gênait le passage, ce qui engendrait un concert d'avertisseurs.

Un homme se détacha du groupe et vint à leur rencontre.

Il était affolé.

– Je ne sais pas ce qui lui a pris, il a traversé d'un coup. Il s'est jeté sous la voiture, j'ai freiné dès que je l'ai vu, mais c'était trop tard.

L'un des policiers fit reculer les badauds pendant que son collègue se risquait sur l'avenue pour résorber l'embouteillage.

À intervalles réguliers, des fournées de passagers sortaient de la gare et s'éparpillaient sur le trottoir. Certains venaient grossir les rangs des curieux, d'autres pressaient le pas, indifférents au drame qui se déroulait sous leurs yeux, impatients de retrouver leur foyer ou de décompresser dans l'un des cafés avoisinants. Quelques étudiants jetèrent un vague coup d'œil à la scène, les écouteurs fichés dans les oreilles, détachés de la réalité dans leur bulle de musique.

L'ambulance apparut quelques instants plus tard, suivie par le 4 × 4 jaune du SMUR.

Le médecin se précipita et s'accroupit auprès de l'homme qui gisait en partie sous le taxi. Il se pencha, guetta sa respiration, inspecta ses yeux. Il lui glissa quelques mots à l'oreille, attendit une réaction. Il examina ses bras, ses jambes, lui prit le poignet.

Son assistant vint aux nouvelles.

– Alors ?

- Le pouls est bien frappé, mais il a un Glasgow à 4.
- Qu'est-ce qu'on fait ?
- On va le taper dans le camion. Il y a trop de monde ici et il fait presque noir. En plus, il commence à dracher.

L'infirmier leva les yeux vers le ciel. Quelques gouttes de pluie s'écrasèrent sur son visage.

- Ok, je vais chercher le scoop.

Le médecin dégagea précautionneusement la tête de la victime et lui plaça un collier cervical. Il découvrit une plaie sur le haut du crâne.

L'infirmier revint muni d'une civière métallique.

Le médecin saisit les bras de l'homme et les croisa sur son ventre. Il posa ensuite une main sous l'omoplate de la victime, l'autre sous l'une de ses fesses et le décolla du sol en le tirant vers lui.

L'infirmier glissa la première partie de la civière sous le corps de l'homme et soupira.

- Putain ! Qu'est-ce qu'il fouette ! C'est mon deuxième SDF de la semaine.

L'homme à terre portait une barbe embroussaillée et de longs cheveux poisseux gonflés d'eau et de sang. Il était vêtu d'un épais manteau informe, troué en de nombreux endroits.

Les curieux s'étaient multipliés. Les témoins de l'accident livraient en aparté leur version des faits aux nouveaux venus. La pluie s'était mise à tomber et quelques parapluies s'étaient déployés. Des ados en jeans et blouson de cuir fendirent la foule en jouant des coudes. L'un d'eux franchit le périmètre délimité, considéra la scène et toisa le policier.

- Font chier, ces clodos ! Qu'il crève, ce con !

Le policier le dévisagea sans sourciller. Le face-à-face se prolongea durant quelques instants. Le meneur roula un crachat,

l'expulsa puis rebroussa chemin, suivi comme son ombre par sa clique.

Les urgentistes transportèrent l'homme dans l'ambulance. Lorsqu'il fut à l'abri dans l'habitacle, le policier en faction s'approcha.

– Vie en danger ?

Le médecin acquiesça.

– Je vous donne ses papiers dans une minute.

Il pénétra dans l'ambulance, prit une paire de ciseaux, découpa les vêtements de l'homme et fouilla ses poches. Il en sortit deux mégots, un briquet jetable, deux ou trois billets de banque et des pièces de monnaie.

Il héla le policier et lui présenta les objets.

– C'est tout. Pas de papier.

Le médecin ausculta le thorax et les poumons de l'homme et fit part de ses observations à l'infirmier.

– Abdomen souple, bassin stable.

– Les jambes ?

– Pas de fracture à première vue, mais sa tête a heurté le sol ou une autre bagnole, il saigne un peu. Je checke la neuro.

Il pinça l'homme au niveau des deltoïdes.

– Pas de réaction. Il n'ouvre pas les yeux.

– Pas de flexion des bras, pas de mouvements des jambes non plus.

– Mets-lui une perf, on va l'intuber.

L'infirmier prépara l'anesthésie pendant que le médecin appliquait des électrodes sur les épaules et le ventre de l'homme. Il ajusta le saturomètre sur l'un des doigts et referma le brassard du tensiomètre autour d'un des biceps.

D'un geste assuré, le médecin ouvrit la bouche de l'homme et inséra le tube endotrachéal.

Il jeta ensuite un coup d'œil aux instruments.

– Tu as raison, il pue la rage. Il devait être bourré, c'est un vrai tonneau de gnôle.

Le médecin prit contact avec le service de réanimation de l'hôpital.

– Jacques ? C'est Guy, j'arrive avec un trauma crânien intubé et ventilé.

– Ok, je te prépare ça.

Les véhicules s'ébranlèrent et descendirent l'avenue Fonsny en direction de la rue Haute et de l'hôpital Saint-Pierre, distant de moins de deux kilomètres. En convoi serré, ils se faufilèrent dans les embouteillages de fin de journée, franchirent le portail de l'hôpital et s'engouffrèrent dans l'entrée des urgences.

Deux internes vinrent leur prêter main-forte. Ils posèrent l'homme sur un brancard et l'emmenèrent dans un box de déchoquage. L'un des infirmiers le déshabilla et ne put réprimer une grimace.

– Vous l'avez trouvé dans une décharge ?

Il brancha le monitoring, replaça le saturomètre et le tensiomètre.

Le médecin fit la moue.

– Je n'ai pas trouvé de papiers, tu as quelque chose ?

– Rien.

Ils pratiquèrent un scanner de la colonne cervicale et du cerveau suivi d'une injection de produit de contraste pour explorer l'abdomen et le thorax.

Le médecin émit son diagnostic.

– Contusions cérébrales, deux côtes cassées, une plaie à la tête. Il y a un peu de sang dans le tube. Il est stable, regarde s'il y a de la place aux soins intensifs.

À 18 h 57, l'homme fut transféré au service des soins intensifs. L'équipe de garde le réexamina complètement. Deux aides-

soignantes le lavèrent des pieds à la tête, mais l'odeur nauséabonde qu'il dégagait s'estompa à peine.

Le neurochirurgien lui rendit visite en milieu de soirée, consigna ses observations et se rendit chez le responsable du service.

– Arrêtez les médocs, on va voir s'il se réveille.

Aux environs de minuit, un policier vint aux nouvelles. Aucun papier n'avait été trouvé. Seule l'une des aides-soignantes avait relevé un indice, quelques données griffonnées au marqueur sur sa main gauche: *A20P7*.

Le policier haussa les épaules.

– Avec ça, on n'ira pas loin. On va attendre quelques jours pour voir s'il y a un avis de disparition qui correspond, à part ça, il n'y a pas grand-chose à faire.

Le lendemain, à l'ouverture du secrétariat, l'employée administrative remplit la fiche d'enregistrement et mentionna que le sujet avait été admis à l'hôpital le jeudi 11 février 2010, à 18h45.

À l'emplacement du patronyme, elle inscrivit *X Midi*.

## IL FAUT QUE JE REPRENNE LE FIL

*Je ne pensais pas que Grand Funk serait de la partie. Le chaos, les sirènes. Paranoid. L'entrée de la guitare, pédale fuzz à fond, le grondement de la basse et l'entrée de la batterie monolithique de Don Brewer.*

*Grand Funk, c'était du bon bruit.*

*À présent, il faut que je me prépare, que je remonte le cours des événements. J'expliquerai à Dieu le pourquoi de ces morts. Il comprendra que c'est le destin qui m'a envoyé dans cette cave à Berlin, en cette nuit d'apocalypse.*

*Hiroshima.*

*C'est là que tout a commencé. C'est de là qu'il faut que je reprenne le fil.*

## UN SANS ABRI

Une semaine après son admission à l'unité de soins intensifs, l'homme n'avait pas repris connaissance.

L'équipe médicale avait suspendu l'administration de substances anesthésiques et s'était livrée à une surveillance rapprochée. Aucune réaction n'avait été observée et les résultats de l'exploration électrophysiologique ne laissaient espérer aucune évolution favorable à court terme.

Le rapport de l'examen tomodensitométrique cérébral mentionnait la présence d'une hémorragie sous-arachnoïdienne limitée dans la région sylvienne droite, sans œdème cérébral ni déviation du système ventriculaire.

La résonance magnétique avait détecté des lésions axonales diffuses dans le mésencéphale et une lésion stratégique touchant les deux pédoncules cérébraux.

Enfin, les analyses sanguines avaient indiqué que l'homme était dans un état de santé satisfaisant. Seuls des signes de diabète avaient été dépistés. Le tensiomètre avait établi qu'il souffrait d'un peu d'hypertension et les stigmates d'une ancienne blessure avaient été relevés sur son épaule gauche.

Assez curieusement, il ne présentait aucune avitaminose, comme c'était souvent le cas chez les SDF.

Avant que l'équipe de nuit ne s'en aille pour laisser place au personnel de jour, le médecin-chef s'empara du rapport médical de X Midi, appela les infirmières et se rendit avec elles au chevet de l'homme.

Il consulta le document et s'adressa à l'infirmière de nuit.

– Avez-vous observé une réaction au cours des dernières heures ?

Elle répondit par la négative.

– Non, aucune réaction. Pas de sueur, pas d'agitation non plus.

Le médecin se pencha et examina les pupilles de l'homme.

– Il est stable, je vais l'extuber.

L'opération prit moins d'une minute. Lorsque le tube fut retiré et le masque à oxygène mis en place, il s'adressa à la seconde infirmière.

– Prenez contact avec la neuro et demandez-leur de préparer une chambre. Nous allons le garder ici ce matin et s'il n'y a pas de complications, nous le monterons en fin de matinée.

– Bien, Monsieur.

– Surveillez-le pendant la prochaine heure. Refaites un Glasgow avant de le transférer. En attendant, continuez la Fraxiparine et le Perfusalgan.

Elle approuva d'un mouvement de tête.

La seconde femme jeta un coup d'œil au patient et baissa le ton.

– Il faut que je vous parle, Monsieur.

Le médecin suivit la direction de son regard et prit l'air surpris.

– Vous le connaissez ?

La veille, deux policiers étaient venus prélever les empreintes de l'inconnu. Ils avaient également pris quelques photos dans l'espoir de pouvoir l'identifier. Jusque-là, aucune famille ne s'était manifestée pour signaler la disparition de quelqu'un répondant à son signalement.

L'infirmière esquissa un maigre sourire.

– Non, ce n'est pas ça.

Il la prit à part.

– Je vous écoute.

– Avant d'entrer ici, j'ai travaillé à César De Paepe pendant trois ans. Pendant l'hiver, ils organisaient un service de soins pour les SDF. Le soir, les sans-abri pouvaient recevoir des soins gratuitement. J'ai été plusieurs fois affectée à ce service.

– J'en ai entendu parler.

– Les hommes que j'ai soignés là-bas présentaient des caractéristiques similaires. Quel que soit leur âge ou leur état de santé général, ils avaient les dents gâtées et les ongles des pieds en très mauvais état. Ils développaient une sorte de seconde peau sur tout le corps. Il fallait les laver quatre ou cinq fois pour avoir un début de résultat. En plus, ils présentaient des symptômes liés aux carences vitaminiques. Un autre indicateur nous permettait de repérer les SDF de longue durée.

Elle s'arrêta, chercha ses mots.

Le médecin intervint.

– L'hygiène intime?

Elle acquiesça.

– Oui, les SDF perdent les réflexes élémentaires d'hygiène intime.

– Qu'est-ce que vous en concluez?

– Malgré les apparences, je suis sûre que cet homme n'est pas un sans-abri.

## LE SOURIRE DE MA MÈRE

*Hiroshima.*

*Ma mère disait que ma naissance avait mis fin à la guerre. Elle disait cela en souriant. J'étais assis dans la cuisine. Je la regardais. Je ne savais pas ce que ces mots voulaient dire. Sans doute étais-je heureux.*

*Elle préparait le repas, se séchait les mains sur son tablier et me souriait de plus belle.*

*Je suis né le 6 août 1945.*

*Plus tard, j'ai appris que ce jour-là, Little Boy avait tué près de cent mille personnes. Cent mille innocents, assassinés, massacrés, brûlés vifs en l'espace de quelques minutes pendant que je sortais du ventre de ma mère. Je n'ai jamais compris que quiconque ait pu se réjouir d'une telle ignominie. Je ne suis jamais parvenu à entrevoir les perspectives optimistes qui étaient liées à cet événement, mais seulement le tribut expiatoire qui en résultait.*

*De mon enfance, je ne conserve que des impressions diffuses et quelques souvenirs aux contours incertains. De temps à autre des*

*images, des odeurs ou des sensations surgissent du trou noir qui a comblé ma vie.*

*L'espace d'un instant, elles émergent, gesticulent. Je les perçois avec une acuité saisissante. Je pourrais en décrire chaque détail.*

*Ensuite, elles s'éloignent. Certaines reviennent pour me harceler, m'ensorceler ou m'émouvoir. D'autres agissent tel un flash, elles m'éblouissent et disparaissent à tout jamais. Des pans entiers de ma vie se sont ainsi estompés dans les miasmes du temps.*

*Il faisait chaud. Peut-être était-ce la chaleur qui émanait de ma mère qui me laisse cette impression? La radio diffusait de la musique classique. Les choses semblaient simples, la réalité était accessible.*

*Nous habitons dans un petit appartement situé au-dessus d'un garage, dans l'avenue de la Couronne, non loin de la caserne de la gendarmerie.*

*J'étais assis dans la cuisine, je dessinais des mondes nouveaux à l'aide de mes crayons de couleur. Avec mes camions Dinky Toys, mon Meccano et le jeu de cartes que j'avais gagné à la tombola, ils formaient l'ensemble de mes jouets, mon univers.*

*Le passage de la cavalerie constituait la principale attraction de la journée. Dès que j'entendais le bruit des fers sur les pavés, je me ruais à la fenêtre. Tout le monde en faisait autant. Les voisins apparaissaient aux balcons et aux fenêtres.*

*Nous regardions les escadrons. Les chevaux marchaient au pas, à deux, trois, ou cinq de front. Les voitures se rangeaient pour les laisser passer.*

*Les gens avaient le temps.*

*Les jours de pluie, les cavaliers étaient couverts d'un long manteau qui se déployait sur la croupe du cheval. Parfois, ils défilaient*

*dans leur tenue d'apparat. Ils avaient une sacrée allure avec leur étendard et leur bonnet à poils noir.*

*Personne ne semblait importuné par les monceaux d'excréments que les chevaux abandonnaient derrière eux.*

*Lorsqu'ils partaient encadrer une manifestation au centre-ville, les gendarmes s'équipaient d'un casque et d'une longue matraque.*

*En fin de matinée, je guettais l'arrivée de la carriole verte de l'Union Économique. Ma mère et moi descendions pour acheter le pain du jour. Je m'approchais du cheval, mais n'osais le caresser. Il portait des œillères. Je me penchais et tentais en vain de capter son regard. Il me faisait peur.*

*Vers midi, nous entendions la cloche du marchand de soupe. Je courais à la fenêtre et regardais les gens s'affairer à l'arrière de la camionnette, une casserole à la main. Dès qu'ils avaient disparu, je retournais dans la cuisine.*

*Je m'asseyais et je regardais ma mère aller et venir. Je garde la sensation d'avoir passé mon enfance à contempler ma mère dans la cuisine.*

*Les après-midi, je faisais un somme. Je m'allongeais sur mon lit, ma mère tirait les tentures. Je m'endormais aussitôt.*

*Le grésillement du moulin me réveillait. L'arôme du café emplissait mes narines. Je me levais et allais rejoindre ma mère. Une tranche de pain beurrée, couverte de sirop de Liège m'attendait. Je l'avalais goulûment.*

*Une fois par semaine, le vendredi, elle cirait le parquet. Elle étendait la cire, la laissait reposer, puis polissait le bois avec une lustreuse manuelle qui pesait une tonne. L'odeur de la cire d'abeille me renvoie à ces vendredis heureux. J'étais bien. Le temps prenait son temps.*

*Ma mère m'aimait. Je pense qu'elle a été la seule femme qui m'ait*

*aimé, avec Mary, sans doute. Mon père rentrait tard, bien après que mon frère aîné était revenu de l'école. Mon frère s'amusait à me terroriser. Il disait que des bêtes féroces et des extraterrestres se cachaient sous mon lit et attendaient la nuit pour m'attaquer.*

*Quand mon père arrivait, il sentait la bière et le tabac. Je devais m'éclipser dans ma chambre. Il était de mauvaise humeur. Il avait eu une sale journée. Il descendait chercher un sac de charbon à la cave et chargeait la chaudière. Ensuite, il disait à ma mère qu'il voulait une bière et qu'il fallait que les moutards lui fichent la paix.*

*Ma mère obtempérait.*

*Mon père était rarement de bonne humeur. Quand cela lui arrivait, il pinçait les fesses de ma mère, ou il passait derrière elle, se collait contre elle et lui attrapait les seins. Ma mère riait, prenait un air faussement offusqué, mais je voyais que cela ne lui plaisait pas.*

*Je ne sais pourquoi, ce geste me dérangeait. Je disparaissais dans la chambre. Je fulminais. J'aurais aimé pouvoir le défier, mais je ne disais rien.*

*Un jour, la terre a tremblé sous mes pieds.*

*C'était la fin de l'été. Ma mère m'a annoncé que je devais aller à l'école le lendemain. C'était une bonne nouvelle, j'allais apprendre un tas de choses.*

*Je ne voulais pas, j'ai pleuré, j'ai crié. Mon frère jouait le vieil habitué et se moquait de moi. J'ai donné des coups de pied dans les meubles. Mon père m'a donné une gifle et je me suis calmé.*

*Le lendemain, j'ai opposé une résistance héroïque. Arrivé à l'école, j'ai de nouveau pleuré. Je ne voulais pas que ma mère s'en aille. Je tremblais de rage. Je voulais rentrer à la maison avec elle, m'asseoir dans la cuisine avec mes crayons de couleur et la regarder sourire.*

BACK UP

*J'ai tenté de transiger. Je voulais bien rester à condition que ma mère puisse s'asseoir à mes côtés, sur le banc voisin. Ils n'ont pas accepté.*

*Mon instituteur s'appelait Père Martin, mais il fallait que je l'appelle Mon Père. Je devais lever le doigt pour pouvoir parler. J'ai boycotté la procédure, je n'ai jamais rien dit.*

*Lors des dictées, il surgissait dans mon dos et se penchait vers moi. Je sentais son souffle dans ma nuque. Les muscles de ma main fondaient. Je n'étais plus capable d'écrire, je ne pouvais plus tenir mon porte-plume ni le tremper dans l'encrier.*

*Je voulais rentrer chez moi, retrouver le sourire de ma mère.*

*C'est à peu près tout.*

*De mon enfance, il me reste le sourire de ma mère.*

## ET C'EST TOUT

*J'avais une dizaine d'années lorsque j'ai entendu prononcer le mot rock'n'roll pour la première fois.*

*La disquaire à chignon chez qui nous allions de temps à autre l'avait lâché avec dédain en me tendant le disque de Chuck Berry. Les lèvres pincées, elle avait déclaré que c'était nouveau, qu'on appelait cela du rock'n'roll.*

*Je n'ai jamais su qui a été le premier vrai rocker ou quelle a été la première chanson rock. Je ne me suis jamais mêlé à ce genre de débat.*

*Pour moi, le premier rock, c'est Chuck Berry et Maybellene.  
Et c'est tout.*